

Fin des années 70, le punk s'exporte en dehors des frontières de la Grande-Bretagne. En Allemagne, à l'Ouest comme en RDA, le phénomène s'avère tout aussi virulent que chez ses cousins britanniques. En basculant rapidement dans la new wave, le mouvement prouve également que le pays a beau être divisé, il n'en est pas moins le creuset d'une grande créativité. À l'occasion de la parution chez Allia de deux ouvrages historiques sur le sujet, rencontre avec Jürgen Teipel et Henryk Gericke, respectivement auteurs de *Dilapide ta jeunesse* et *Too Much Future*.

# "Pank" Terror in Germany!

Jürgen Teipel  
Photo : Jakob Feigl

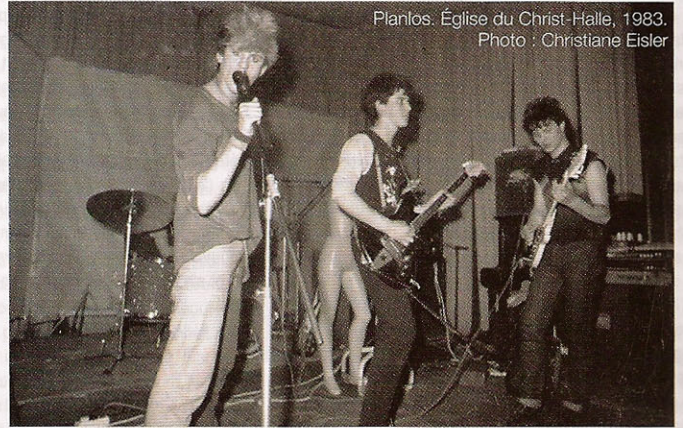


Alors qu'en Angleterre la ferveur punk originelle et le nihilisme initial se diluent rapidement dans une dynamique duale (vraie révolution culturelle populaire d'un côté, phénomène de mode et récupération commerciale opportuniste de l'autre), le contexte socio-historique allemand de la fin des années 70 impose aux jeunes du pays une tout autre attitude, un mélange d'arrogance, de pose arty et de provocations primitives, sur fond de revendications pro-allemandes. Chez les Britanniques (le camp des vainqueurs de la Seconde Guerre mondiale), il est communément admis que la jeunesse peut – et doit – ébranler les bases d'une société sclérosée et hypocrite, confite dans ses préjugés et ses traditions. En Allemagne (la nation des perdants), les punks de la première heure font partie de la troisième génération post-reconstruction, celle qui ose enfin exprimer son ras le bol général et sa colère contre le poids de la culpabilité et la culture de la honte héritée de leurs pères. Un pays où les jeunes, pour se rebeller, se doivent d'être de gentils hippies, et où la langue officielle est bannie des chansons qui passent à la radio, parce que « trop allemande ».

Bien sûr, le punk est également en révolte contre les valeurs conservatrices de la société germanique, mais son apparition est surtout l'occasion d'exposer en pleine lumière les tabous et les contradictions qui

couvrent depuis de longues années. La violence du mouvement est l'illustration cathartique d'un acte profondément libérateur : à l'Ouest, les jeunes Allemands étouffent sous le poids de la culpabilité, à l'Est, une génération entière entre dans l'âge adulte en abandonnant tout espoir de liberté et surtout, de spontanéité. L'individu y est écrasé par un État qui planifie l'existence de chaque citoyen comme un objet fabriqué en usine, à la chaîne. Des deux côtés, c'est cette même jeunesse qui brandit avec une joie aussi malsaine que libératrice, le symbole honni de la honte allemande : la svastika, en usage chez tous les punks d'Europe. Mais tandis que les Anglais l'utilisent comme symbole nihiliste, les jeunes Allemands s'en servent comme d'un violent doigt d'honneur lancé à la face du passé, caricaturant et provoquant la soumission de leurs aînés, tant face au régime nazi d'hier, qu'à ses occupants actuels.

D'un bout à l'autre du pays, la jeunesse veut passer à autre chose. Elle veut être libre, vivre enfin intensément et relâcher la pression imposée par une société oppressante en inventant son propre mode de vie. C'est cette vitalité que l'on retrouve au Rättinger Hof, premier club punk de Düsseldorf, mais aussi à Hambourg et à Berlin, plaque tournante de la contre-culture allemande de la fin des années 70 au milieu des années 80. Tout comme à l'Est,



Plantos. Église du Christ-Halle, 1983.  
Photo : Christiane Eisler

à Dresde et à Weimar. C'est cette saga de l'Allemagne « d'avant la techno » que nous racontent, dans deux livres complémentaires, Jürgen Teipel et Henryk Gericke. Présenté sous forme d'entretiens avec les tenants de la scène allemande, à la manière du mythique *Please Kill Me* de Legs McNeil et Gillian McCain, *Dilapide ta jeunesse*, recueille les témoignages d'Einstürzende Neubauten à DAF, en passant par Palais Schaumburg, Malaria!, Abwärts, Andreas Dorau et les acteurs de la Neue Deutsche Welle, Die Krupps, Ideal, Neonbabies, Der Plan ou Die Toten Hosen, tandis qu'Henryk Gericke et Michael Boehlke nous décrivent la lutte des punks est-allemands face à un État répressif où toute expression individuelle était considérée comme une trahison. Entretien :

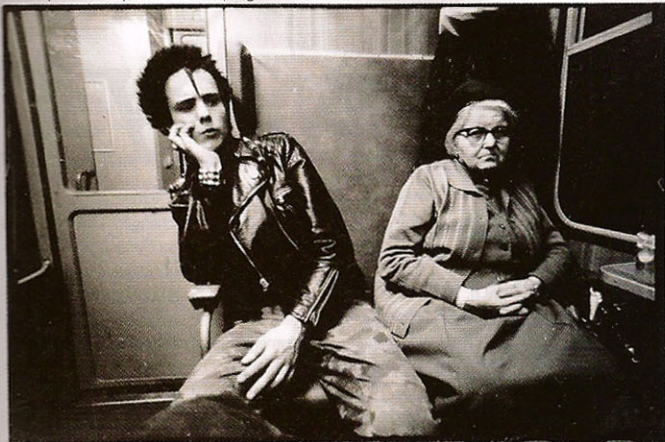
**Jürgen, dans ton livre on prend la mesure de l'impact du mouvement punk allemand sur la société dans laquelle il apparaît. Penses-tu qu'aujourd'hui, la musique a autant de pouvoir que dans le passé ?**

Non. Je pense que la musique a moins de force actuellement qu'elle n'en a jamais eue. Particulièrement si on la compare à celle des années 70/80. Pour moi la principale raison est qu'aujourd'hui les gens doivent dealer avec toutes sortes de pressions personnelles ou extérieures. De nos jours ils n'ont plus le temps de s'investir en

profondeur dans la musique et la vie qui va avec. La nouveauté, c'est aussi qu'il y a actuellement tellement d'autres possibilités pour passer le temps. Cela tient en partie à tous les gadgets dont nous nous entourons et qui prennent de plus en plus de place dans nos vies, nous laissant subir les choses plutôt que de les créer. À la fin des 70's, la musique conservait une part de magie, juste parce qu'elle n'était pas aussi omniprésente qu'aujourd'hui. Je me souviens avoir passé des mois à essayer de résoudre des questions telles que « *Ok, il paraît qu'il y a un groupe qui s'appelle The Ramones. Où vais-je pouvoir trouver leur album pour enfin découvrir comment ils sonnent ?* » ! Une autre raison vient du fait que si les pressions personnelles n'étaient pas aussi importantes qu'actuellement, les structures sociales, elles, étaient très visibles, et beaucoup plus dures. Ce fut une belle cible pour la musique.

**Dans ton introduction tu insistes sur le fait que le punk n'aurait pas pu durer, son gros problème étant le manque d'amour. C'est une critique étonnante, après tout, le punk était synonyme d'agression, de révolte, et donc de violence...**

L'attitude punk avait à voir avec beaucoup de choses qui n'étaient que sous-jacentes dans la société, et qui, jusque-là, étaient jugées négativement, comme l'agressivité, la haine ou seulement les comportements non conventionnels (dans la sexualité par



Punks de Berlin Est, 1981. Archives Colonel

Garde à vue, 1983. Source: BSU



I.G.W., Mex&Schneide, 1984. Archives Saskia Klemm



BSU-Kopie MfS-HA XXI/Fo/848 - Bild 50

pas été les premiers à bouleverser les bases de la musique et de la société, le krautrock, des groupes comme Can, mais surtout Faust, ou Neu! étaient déjà très punk dans leurs démarches...

Oui, c'est vrai. J'ai d'ailleurs eu de très bonnes réactions des membres de Kraftwerk ou de Neu! à la sortie du livre. On peut dire que ces groupes ont anticipé le punk en effet. Au début du livre, il y a aussi le témoignage de Holger Czukay de Can, qui raconte qu'à la fin d'un de leurs concerts, la musique était tellement violente et chaotique que tout le public s'était enfui. Pas un seul spectateur n'avait tenu le choc ! Ils étaient très punk aussi. Et d'ailleurs, leur attitude se retrouve dans des groupes comme KFC (dont le nom signifie « Club de Supporters des Criminels ») dont les concerts, très libres, finissaient souvent en émeute. **Tu parlais de rave tout à l'heure. Ne trouves-tu pas qu'il y a certaines similitudes entre l'impact et l'attitude punk en Allemagne, et celle de la scène electro et techno ?**

Au travers du livre je suis devenu ami avec Inga Humpe de Neonbabies, elle fut à la fois une figure centrale du punk allemand et de la scène techno. Elle m'a raconté que sa première expérience de rave fut encore plus forte que le punk, parce que, pour la première fois de sa vie, elle assistait, et même vivait, un moment où elle n'avait ni l'impression d'être toute seule, ni le besoin de se protéger, ou de défendre son point de vue en tant qu'individu. Pour elle, ce fut comme un « retour à la maison ».

L'impression de découvrir un atoll, une île de sérénité. Cela explique également peut-être pourquoi, même au plus fort du punk en Allemagne, il y avait rarement plus de 1000 personnes au même endroit, alors qu'encore dix ans auparavant, les gens se réunissaient par milliers, juste pour *chiller* au milieu d'un champ avec leur voisin.

**Le punk en tant que mouvement de « masse » apparaît tardivement, par contre, il prend rapidement le tournant new wave. Pour toi, quelle école était la plus créative ?**

Pour moi la new wave est le développement organique et naturel du punk. La raison pour laquelle le punk était tellement fascinant au début, c'est que rien n'était vraiment défini. Par conséquent, cela n'aurait pas eu de sens si la musique à partir de 1976 (qui était très orientée « New York ») avait été répétée ad infinitum. Je sentais que les groupes d'avant – comme Wire ou Cabaret Voltaire – étaient tout aussi punk que les Sex Pistols ou The Clash. À la fin des années 70, je les trouvais bien plus intéressants, car ils avaient essayé de changer les choses et reflétaient les changements de leur environnement. Il s'est passé la même chose avec beaucoup de groupes allemands : quand j'ai entendu Mittagspause, j'ai été profondément fasciné. Je n'avais jamais entendu quelque chose comme ça avant. Et cela a été extrêmement libérateur, car en vérité, ces gars-là ne savaient pas jouer du tout. Cela suivait le précepte de Joseph Beuys selon lequel « *Tout le monde est un artiste.* »

exemple). Tout cela n'avait pas sa place dans la société. Par conséquent, il était important de s'élever contre ces préjugés. Dans ce sens le punk était presque thérapeutique. Mais en même temps l'époque punk était très élitiste. La plupart d'entre nous n'avaient pas conscience de faire partie d'un grand ensemble. Le punk en Allemagne n'était pas vraiment un mouvement, mais plutôt un rassemblement de personnes qui ne pouvaient ou, pour certaines raisons, ne voulaient pas s'adapter. Pour ces deux raisons, le phénomène n'a pas eu l'influence de 1968 par exemple, il n'était pas un moyen approprié de vivre sa vie, au moins sur le long terme. Contrairement à 1968 ou à la rave culture, le punk a eu à faire l'expérience de la solitude, il ne s'entendait avec personne. Joe Strummer a plus tard déclaré : « *Sans les autres, vous n'êtes rien.* ». La plupart des punks ont eu du mal à prendre conscience de ce genre de choses, alors que ces questions sont inhérentes aux années 60 ou au mouvement rave depuis le début.

**Selon toi, quelles étaient les grandes différences entre le punk anglais et sa version allemande ?**

Je pense que les structures sociales en Allemagne étaient beaucoup plus dures qu'en Angleterre. Le pays était en pleine parano. On traquait les communistes, les membres de la RAF (Fraction Armée Rouge ou Rote Armee Fraktion en VO). La bande d'Andreas Baader était active. Des jeunes étaient arrêtés à cause de leurs opinions et d'actions politiques, et en 1977, Baader est mort, tué par la police. En Allemagne, les tabous étaient aussi beaucoup plus lourds et surtout, beaucoup plus profondément inscrits dans la psyché allemande. Il y avait toujours beaucoup de vieux nazis par exemple, qui tenaient des positions importantes dans l'éducation nationale, dans l'administration, ou simplement, exprimaient toujours leur haine au quotidien. Dans mon livre, il y a de nombreux témoignages qui racontent l'impact individuel incroyable que pouvait avoir sur votre vie le simple fait de sa balader en ville avec les cheveux bleus par exemple. A contrario, ils vivaient aussi l'enfer quand ils portaient des insignes nazis. Les gens avaient vraiment peur ! Ils étaient constamment menacés physiquement.

**En Allemagne, les punks n'ont pourtant**



## TOO MUCH FUTURE : PUNK EN RDA

Si le punk en Allemagne de l'Ouest est l'expression toujours renouvelée d'une révolte adolescente (comme ce fut le cas aux États-Unis et en Grande-Bretagne), le mouvement à l'Est prend une tournure nettement plus politisée. Un « trop-plein de futur » standardisé selon les normes du parti, tue toute envie de vivre. Contre cet avenir calibré, la jeunesse se révolte : « *La sous-culture en RDA était l'expression d'une culture jeune qui tentait d'échapper à la culture officielle et qui revendique ses propres modes de vies et d'expression.* », déclare Ronald Galenza, intervenant dans *Too Much Future*. Loin d'un simple phénomène de mode, être punk en Allemagne de l'Est, signifiait surtout une volonté de fer. Surveillés par la Stazi, dénoncés par leurs proches, régulièrement battus dans la rue, les punks est-allemands sont clairement les héros de la contre-culture européenne. « *En RDA, les étapes de votre chemin de croix correspondaient au stade de développement de votre personnalité socialiste.* », explique l'auteur, Henryk Gericke. « *Dans les journaux est-allemands, le punk était présenté comme une mode occidentale anticapitaliste, une forme de contestation décadente et condamnée à l'échec, puisqu'elle ne reposait pas sur une doctrine marxiste-léniniste. Pour affoler un adolescent, il ne pouvait pas trouver mieux. La beauté et le danger s'entrechoquaient, ce fut le coup de foudre.* »

[www.toomuchfuture.de/english/index.php](http://www.toomuchfuture.de/english/index.php)

*Dilapide ta jeunesse* de Jürgen Teipel et *Too Much Future* de Michael Boehlke et Henryk Gericke aux éditions Allia. 25 et 15 €